

Lettre

Annie Leclerc

Volume 6, numéro 1, automne 1995

Annie Leclerc, philosophe

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/800991ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/800991ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Leclerc, A. (1995). Lettre. *Horizons philosophiques*, 6(1), 37–42.
<https://doi.org/10.7202/800991ar>

LETTRE

Paris, le 22 juin 1995

Chers amis,

Sans vous connaître, voilà que je vous appelle «amis»... Mais n'allez surtout pas penser que c'est à la légère; j'y niche l'essentiel de ce que j'ai à vous dire.

En réponse au signe d'amitié envers mes textes que constituait pour moi votre projet, j'ai eu envie de vous adresser, plutôt qu'un texte élaboré, ces petits bouts d'écriture sans ordre ni cohérence glanés presque au hasard dans le plus pauvre, le plus jauni de mes cahiers, le sans-nom, le sans-destinataire imaginable, le sans-destinée...

Il m'apparaît aujourd'hui que cela exige, serait-ce en remerciement pour le travail de tri et de rangement auquel je vous ai involontairement obligés, quelque effort d'éclaircissement de ma part.

Car, nous sentons bien parfois, n'est-ce-pas, que nous avons à *répondre* de nos actes, de nos émotions, de nos pensées, quand bien même personne ne nous a explicitement interrogés; du seul fait que la langue nous a été donnée en partage, nous nous savons appelés à travers mots et phrases, paroles et écrits à prolonger le lien, à renouer la ligue d'entente mutuelle, à entretenir les canaux de circulation du sens, sang commun parcourant les veines de notre humanité et sans lequel elle ne pourrait se poursuivre.

Comment se fait-il que j'ai eu le sentiment de vous donner *davantage* en vous donnant *moins* qu'un texte?

Je crois avoir tenté par ce geste de vous confier, à travers ces petits signes d'écriture jetés au jour le jour dans la pénombre du sens, la part la plus énigmatique mais aussi la plus authentique de ce que je mets en jeu — entre début et fin — dans l'écriture.

Sans tout doute n'ai-je jamais fait en écrivant que tenter de répondre de petits signes en petits signes, du plus proche au plus lointain, aux premiers signes obscurs et empressés que l'émotion de tel ou tel instant m'a faite; et ce doit être pour vous laisser découvrir mon geste d'écriture dans sa nudité qu'il m'est venu à l'esprit de vous adresser ces traces de pensée naissante — et inaboutie — encore toute engluée dans la pâte du réel.

Ainsi, on ne peut pas présenter ces bouts d'écriture (ce à quoi vous me dites avoir songé) comme des notes détachées d'un «travail en cours»; ce serait beaucoup trop dire. Ou pas assez. Elles n'ont en vue aucun ouvrage particulier, elles arrivent dans le plus indéterminé des espaces d'écriture, elles se posent ici ou là, hors piste, inaptées à indiquer un itinéraire, à figurer une direction de pensée. Rien dans tout cela qui permette de suggérer «un travail en cours». Vous y avez repéré judicieusement certains thèmes récurrents, l'écriture, l'évènement, la violence. Mais s'ils sont là c'est plutôt de façon obsessive, marques d'un souci insistant dont le vagabondage mental ne s'occupe pas, alors même qu'à l'évidence (c'est ce que votre travail de présentation manifeste) il en est occupé.

Aucun travail en cours donc.

À moins qu'on y décèle la vie elle-même en travail obstiné à dire, à se dire en direction de tout autre — voilà l'ami possible, cherché appelé — et qui parfois se découvre en cela qu'il répond au delà de ce que j'ai dit. L'ami rebondit et m'incite à rebondir, et indéfiniment tant que nous nous parlons sans pouvoir jamais tomber d'accord au point de ne plus rebondir, au point où on serait amis une fois pour toutes; au point où on s'aimerait sans qu'il soit d'abord question de cela, de ce que c'est qu'*aimer*.

Aimer c'est justement ce qu'on ne sait pas définitivement penser. *Aimer* c'est toujours ce qui est au devant de vous, qui nous appelle à penser, à chercher, en rebondissant de paroles en paroles, de signes en signes, vers ce que *penserveut aimer*, ou ce qu'*aimer* veut *penser*.

C'est ainsi qu'il est question ici de philosophie, non pas du corpus philosophique, mais du geste même de connaître et qui toujours s'adresse à l'autre dans le désir du rebondissement amical de la pensée qui déchiffre au delà. L'un par l'autre les amis cherchent ce qui les unit et qui n'est jamais donné une fois pour toutes, qui est toujours devant, toujours à rejoindre, toujours à accomplir. On peut appeler ça la vérité, ou alors l'amitié; ou encore la philosophie elle-même, en acte, comme chaque fois que deux êtres humains se parlent non pour se détruire, se séduire, se convaincre, se vaincre, mais pour s'avancer l'un et l'autre, et au delà d'eux, tout autre. Ces deux là, dès qu'ils se parlent ainsi (ce qui est somme toute très rare) sont amis pour chercher l'un par l'autre ce qui les appelle à la pensée; ce que leur pacte d'amitié toujours à venir veut penser.

Mais de quoi parlent-ils? De tout et de rien, du temps qui passe, de l'oiseau dans le ciel, de leurs peines, de leurs joies, des enfants, d'un livre, d'un tableau, du repas du soir... Chaque chose, chaque petit message intercepté du dehors, ou de soi, ou de l'autre, peut être pour eux l'occasion de se demander ce qu'il en est en réalité, l'occasion de décrypter le message, de s'engager de plus proche ou plus lointain en chemin partagé de pensée.

Et c'est ainsi qu'ils sont philosophes, tout occupés de connaître, et en tout premier lieu de connaître ce qu'aimer *veut dire*...

On parle des heures entières en marchant, en nettoyant les carreaux, en faisant la vaisselle, en dînant, souvent on rit, parfois on se dispute un peu, mais aussitôt il faut se demander ce qui a bien pu conduire à la dispute et déjà on ne se dispute plus du tout, on cherche ensemble.

C'est ce que nous avons appelé, Madeleine Gagnon et moi, *La Philosophie dans la cuisine*, pas seulement pour la distinguer de *La Philosophie dans le boudoir*, mais aussi de la philosophie des traités de philosophie, des Universités et des amphithéâtres, de la philosophie des philosophes patentés, nouveaux, anciens, des pontifiants, des donneurs de leçon dans la dignité du concept et la splendeur des catégories...

Philosophie dans la cuisine. Ainsi nommée non du tout par dérision, mais dans l'intime fierté d'aimer en chaque petit signe que nous recevons du monde en quelque obscure émotion la promesse irrésistible du sens.

C'est la philosophie à sa source, en son premier souffle ardent, heureux, emporté, en son humilité originelle, en son désir illimité.

En son ignorance aussi. Quand on ne sait plus, on s'arrête. on ne remplit pas les vides.

C'est ainsi que se présente mon vieux cahier. Il est plein de silence, plein de questions, plein d'énigmes, plein de vides.

Certes il ne s'y construit pas grand'chose. Ce sont juste de petits signes déposés là quand quelque chose a fait signe et qu'on s'est empressé en retour, en accusant au moins réception du message, faute d'y pouvoir répondre tout à fait, promettant au moins de garder en mémoire, en attendant...

En attendant de savoir tout ce que parler ou écrire *veut dire*, veut penser, dans la transparence et la réciprocité des signes de notre humaine condition.

Ainsi va la pensée qui toujours va à l'autre, de petits signes en petits signes, vers ce qui nous appelle. Ainsi va la pensée qui toujours va à l'autre, de petits signes en petits signes, vers ce qui nous appelle ensemble.

C'est ainsi que se risque la quête aimante où se déferaient les nœuds de la discorde et du ressentiment, où se déliterait pas à pas la loi fatale de la vengeance qui nous martyrise.

Tout ce qui arrive (quand quelque chose arrive, ce qui est rare car exigeant de nous beaucoup d'attention ou de disposition à aimer) fait signe vers quelque chose qui n'est pas encore arrivé, qui ne s'est pas encore manifesté et qui nous hèle du plus lointain à travers le plus proche, à voix basse mais pressante, tendre mais impérieuse...

Je ne retoucherai rien au choix et au classement minimal que vous avez effectués (j'imagine avec quel soin et difficultés!) dans cet amas de notations. C'est votre choix, en partant, la

présence de votre lecture aiguisée dans la pâte informe de ces petits écrits.

Il m'est apparu cependant que vous aviez eu peut-être tendance à écarter le plus attaché aux gestes quotidiens, à l'humilité du faire, à la chair modeste du familier — le féminin? — et à privilégier le plus abstrait, le déjà plus réfléchi en ébauche de discours — le masculin? —

Mais voilà qui pourrait faire l'objet de cent nouvelles paroles entre nous échangées sur ce qu'il en est du féminin et du masculin dans notre quête commune de penser où, il va sans dire, l'un ne rêve tant que de se tisser à l'autre ...

Je me permettrai simplement de réintroduire dans l'ensemble que vous avez retenu un de ces petits fragments plus «féminins» dont vous n'avez su que faire — je vous comprends — mais qui touche d'assez près à tout ce que j'ai tenté ici de vous dire. Le voici :

Repasser la chemise blanche d'un homme qu'on aime...

Et même d'un homme qu'on n'aimerait pas tout à fait, ou plus vraiment, ou même contre qui se mènerait une sorte de guerre...

Dans le temps du repassage de la chemise blanche on aborde au lieu où la paix se fait, et où quelque chose de lointain, de secret se touche, qui ressemble à l'amour.

Un autre enfin que je détache de mon grand bazar d'écritures sans nom et qui servira peut-être à illustrer toutes ces histoires de petits signes que je vous ai contées de façon sans doute un peu confuse, un dernier morceau de texte, en espérant que vous saurez y lire plus loin, ou entre les lignes, tout ce que j'aurais voulu vous dire.

Le dernier petit signe de la main quand on se quitte.

Ineffable gentillesse.

Que dit-il? Il dit au-delà de ce que nous avons pu nous dire, malgré ce que nous nous sommes dit, ou pas dit.

Petit signe évasif, envolé, ou plutôt oiseau, petite main-colombe dans la nuit du sens, je te réponds de mon cœur aveugle, et les larmes obscures passent par-dessus bord.

Souvenir. Jour lointain. La petite Ariane a deux ou trois ans. On s'arrête sur la passerelle qui enjambe la ligne de métro Étoile-Nation, roulant en cet endroit à ciel ouvert. Venant face à nous de la station Glacière, le métro s'immobilise à la station Corvisart. Petite Ariane agite la main. Le conducteur lève les yeux, incline le visage et de loin, tout en bas répond à la petite main de sa large main d'homme d'un signe d'emblée accordée à celui de la petite là-haut sur la passerelle avec sa mère, nul ne pouvant cependant distinguer les traits du visage de quiconque, dans l'ignorance des noms, ne pouvant même ignorer qu'on ne se reverra jamais...

C'est si bref. Le métro redémarre. Une dernière fois l'homme agite la main en tordant le cou avant de disparaître tandis que la petite saute d'enthousiasme et que la mère se tait.

Étranglée.

Elle appelle ça «amour», mais c'est parce qu'elle n'a pas d'autre mot. De mot plus beau.

À vrai dire elle en voudrait un plus beau encore...»

Peut-être l'avez-vous?

À bientôt, chers amis, le plaisir de vous rencontrer.

Annie Leclerc